

PHILIPPE DJIAN

Vengeances

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SOTOS, *roman*, 1993 (Folio, n° 2708).
ASSASSINS, *roman*, 1994 (Folio, n° 2845).
CRIMINELS, *roman*, 1996 (Folio, n° 3135).
SAINTE-BOB, *roman*, 1998 (Folio, n° 3324).
VERS CHEZ LES BLANCS, *roman*, 2000 (Folio, n° 3574).
ÇA, C'EST UN BAISER, *roman*, 2002 (Folio, n° 4027).
FRICTIONS, *roman*, 2003 (Folio n° 4178).
IMPURETÉS, *roman*, 2005 (Folio n° 4400).
MISE EN BOUCHE, *récit*, 2008 (Folio n° 4758).
IMPARDONNABLES, *roman*, 2009 (Folio n° 5075).
INCIDENCES, *roman*, 2010.

Aux Éditions Futuropolis

MISE EN BOUCHE, avec Jean-Philippe Peyraud, 2008.
LUI, avec Jean-Philippe Peyraud, 2010.
LORSQUE LOU, illustrations de Miles Hyman, 1992.

Aux Éditions Bernard Barrault

50 CONTRE 1, *histoires*, 1981.
BLEU COMME L'ENFER, *roman*, 1983.
ZONE ÉROGÈNE, *roman*, 1984.
37°2 LE MATIN, *roman*, 1985.
MAUDIT MANÈGE, *roman*, 1986.
ÉCHINE, *roman*, 1988.
CROCODILES, *histoires*, 1989.
LENT DEHORS, *roman*, 1991 (Folio n° 2437).

Suite des œuvres de Philippe Djian en fin de volume

VENGEANCES

PHILIPPE DJIAN

VENGEANCES

roman

nrf

GALLIMARD

Pour Année

*« Mille vies ne sont pas suffisantes
Mille hommes ne sont pas assez forts »*

☛ Les plus atteints étaient les plus jeunes, sans nul doute, ceux qui avaient une vingtaine d'années. Environ. Il suffisait de les regarder.

Je l'avais réellement compris lors d'une petite réception chez nos voisins, quelques jours avant Noël. Lorsque mon fils de dix-huit ans, Alexandre, avait médusé, puis terrifié l'assistance en se tirant froidement une balle dans la tête. En s'effondrant sur le buffet.

J'étais rentré à la maison, avais réveillé Élisabeth — l'avais secouée, arrachée à son somnifère. « Regarde, Élisabeth ! Regarde ! lui avais-je fait d'une voix faible, encore tremblante. Regarde ce qui vient d'arriver. Regarde ce sang sur mes mains ! » À l'entendre, je m'étais mis à pleurer comme une fontaine au moment où j'avais prononcé ces mots. Incapable de rester au sec durant des jours.

☛ Élisabeth avait tout fait pour le sortir de là, pour le consoler, le reconforter, mais il ne voulait rien écouter. Son fils était mort, il ne pensait qu'à boire — se saouler au plus vite, sans délai, avant que la douleur ne se réveille. Ça lui semblait être une assez bonne solution, un acceptable compromis. Il avait ardemment souhaité qu'Élisabeth partît en vacances quelques semaines, ou mieux quelques mois. Jamais autant désiré quelque chose, jamais autant prié pour que sa boîte l'envoyât en mission à l'autre bout du monde et qu'il demeurât seul. Mais elle avait tenu bon, il devait le reconnaître. Elle ne l'avait pas lâché.

☛ Les plus atteints, il fallait se rendre à l'évidence, avaient à peine une vingtaine d'années. À deux rangs devant lui, comme la rame se remettait en marche, c'était au tour d'une adolescente — une blonde qui émettait des rots retentissants depuis la station précédente —, à son triste tour de montrer qu'ils étaient bel et bien les plus déçus, les plus lamentables. Vomir dans ses souliers, de bon matin. Examiner le résultat d'un œil hagard. Empuantir un wagon entier d'une terrible odeur de vinasse. Aimable plaisanterie. Le moins que l'on pût faire si l'on avait un tant soit peu l'esprit d'équipe.

Difficile de dire à quel point il trouvait ça effroyable, avilissant pour une fille — d'autant qu'elle ne s'était

pas loupée, maculant le devant de sa jupe et une manche entière de sa veste. Voyant que sa bouche se tordait, il crut qu'elle allait se mettre à pousser un cri de rage, au lieu de quoi elle tomba sur le côté et glissa sur le sol, sans un bruit.

Il était très tôt, ce matin-là. En dehors de quelques travailleurs de l'aube installés au fond, encore abrutis de sommeil, silencieux, le compartiment était vide. Le métro aérien passait à cet instant au-dessus du fleuve et la fille se roulait à présent dans ses luisantes vomissures au gré d'une large courbe qui s'orientait à l'ouest en direction des tours — dont les derniers étages rutilaient au soleil comme des charbons ardents.

☛ Je n'étais pas très chaud pour lui venir en aide. Un instant, je détournai mon attention. La station n'était plus qu'à quelques minutes et il me suffisait de regarder ailleurs durant ce court laps de temps, de lever les yeux vers les graffitis du plafond, ou que sais-je, les indications à suivre en cas de sinistre, pour ne pas intervenir. Quelqu'un d'autre s'en chargerait. J'en voulais à cette fille de me remettre Alexandre en tête — il avait fait deux comas éthyliques avant de mettre fin à sa brève carrière et cette fille me rappelait à quel point ils étaient carbonisés, à quelles profondeurs plongeaient les racines du mal. Ce gosse m'avait anéanti.

☛ « Ça nous aurait anéantis tout autant que toi, avait déclaré Michel en le regardant droit dans les yeux et en lui prenant l'épaule, environ six mois après la mort d'Alexandre. Mon vieux, tu as passé un sale quart d'heure, nous le savons tous, ici. Ça nous aurait fait la même chose. Marc, mon vieux, ça nous aurait fait *exactement* comme à toi. Ça nous aurait flingués. »

Puis, après l'avoir fixé un instant et serré contre lui, Michel l'avait invité à souffler sur ses quarante-cinq bougies et tous avaient applaudi. Sauf Élisabeth qui avait déjà pris ses distances.

Marc traîna cependant l'adolescente sur le quai — en prenant garde à ses propres vêtements — et réussit à l'asseoir sur une banquette de bois sans qu'on vînt lui prêter la moindre assistance, sans qu'une âme charitable émergeât du lot clairsemé du petit matin.

Il considéra la fille un instant, subodorant le mélange infernal qu'elle avait dû s'administrer, mais il ne ressentit aucune compassion pour elle. À un distributeur automatique, il acheta une bouteille d'eau et la lui tendit. Bien quelle gardât les yeux à demi ouverts, il était impossible d'évaluer son niveau de conscience. « Larguée » n'était pas le mot. « Complètement larguée » était juste un peu mieux.

« Carbonisée » était pas mal. Il faisait assez froid.

☛ « Tu es dingue. Tu es complètement dingue, soupira Michel. Achète-toi un chien, je ne sais pas, va prier, va donner ton sang... Marc, pitié, tu n'as rien à te faire pardonner. Arrête avec ça. On ne peut pas se tenir pour responsable de la folie générale. Ne te mets pas cette croix sur les épaules, ne sois pas plus cinglé que tu n'es. »

Il versa une bonne rasade de gin dans le verre de Marc, déjà rempli à de nombreuses reprises depuis le début de la soirée. « Alors? reprit-il. Tu comptes en faire quoi? Tu as réfléchi? Et si Élisabeth débarque?

— Très drôle.

— Ne crois pas ça. Tu ne la connais peut-être pas aussi bien que tu le devrais.

— Michel a raison, fit Anne en rapportant des verres où une boisson fluorescente pétillait. Tu ne la connais pas comme je la connais. Élisabeth est une coriace... »

La musique provenait d'un album de Wall of Voodoo qu'il leur avait offert.

« S'il fallait décerner le prix du type qui cherche les complications, reprit Michel, tu aurais toutes tes chances. Aucun problème. » Il avala son verre d'un coup puis enfila une veste dans un même geste. « Voilà. Je vais te dire ce qu'on va faire. On va aller la chercher. On va lui donner un peu d'argent et on va la reconduire en ville. Il n'y a pas une minute à perdre. On applique la procédure.

— Elle dormait avant que je vienne.

— On va la réveiller. Ne te fais pas de souci pour ça. »

Je ne m'en faisais pas beaucoup.

☛ Alexandre avait pris sa première cuite à douze ans, autant que je m'en souvenais. Les pompiers avaient dû intervenir et sa mère, Julia, la femme avec laquelle je vivais à l'époque, m'avait tout mis sur le dos, accusant mon manque de vigilance, mon immaturité, mon insouciance criminelle et tout le reste, d'une voix pleine de mépris.

Mais c'est moi, pour finir, qui avais obtenu la garde de l'enfant en invoquant l'éducation que cette femme allait prodiguer à un adolescent, le triste exemple qu'elle donnait, etc. — voilà tout ce qu'elle avait gagné.

Tout n'était pas toujours très facile entre lui et moi, tout ne se passait pas toujours de façon idéale, mais nous parvenions à vivre ensemble néanmoins, nous y parvenions bel et bien. Je ne l'ai pas oublié. Puis la communication s'était détériorée avec l'arrivée d'Élisabeth. Et ça n'avait pas été faute d'avoir tout essayé pour la rétablir, de mon côté comme de celui d'Élisabeth, la femme qui partageait désormais mon lit, ma chambre, ma maison — pour le meilleur et pour le pire. Peine perdue. Plus rien ne fonctionnait sur le mode rationnel dans l'esprit de ce garçon. Je ne pouvais plus réellement lui parler. Lui demander ce qui

n'allait pas? Pour obtenir toujours la même stupide réponse?

Je ne pouvais pas me réclamer d'une vision très nette de cette époque comprise entre le départ de Julia et l'arrivée d'Élisabeth — pour bonne part en raison de ma vie de célibataire qui me faisait rentrer tard et le plus souvent alcoolisé, plusieurs fois par semaine —, mais je savais que nous nous étions assez bien entendus, Alexandre et moi.

J'étais convaincu d'avoir fait un père acceptable durant ces années-là. J'espérais qu'il s'en souvenait quand, vers la fin, il semblait ne plus voir en moi que son pire ennemi — au mieux un animal d'une espèce différente. Mais je n'en étais pas sûr.

Je le regardais jouer avec ses copains, grimper dans les arbres. Nous habitions à proximité d'un lac, ils se baignaient, ils s'amusaient, et je ne regrettais pas une seconde que sa mère nous ait quittés. Quelle opaque fumée envahit donc l'esprit d'un homme quand il porte son choix sur une femme, sur l'une d'elles *précisément*? À quel instant exact est-il frappé en pleine figure, incapable de reculer? À quel instant est-il perdu? Je m'étais irrémédiablement trompé, quant à moi. Passé les quelques mois de sauvagerie sexuelle qui avaient suivi notre mariage, l'ennui s'était mystérieusement installé entre nous, le désert nous avait envahis en quelques années à peine, couche après couche, puis j'avais fini par découvrir sa liaison avec le livreur de produits surgelés et j'avais longuement hésité à lui en

parler dans l'espoir qu'un peu de jalousie ou autre chose se manifesterait en moi, mais le vide que je ressentais au fond de ma poitrine était devenu presque effrayant.

Aussi, pendant longtemps, lorsque je rentrais de mon travail, je me pressais de ressortir, échangeant avec elle à peine quelques mots, emmenant Alexandre faire un tour ou retrouvant quelques amis pour boire un verre — et pleurer sur la condition des pères de moins de trente ans et l'augmentation du tarif des baby-sitters.

« J'en ai assez de vivre avec une putain, lui ai-je dit un beau matin. J'aimerais que tu fasses tes valises. »

Elle les tira de sous le lit pour me montrer qu'elles étaient déjà faites.

☛ Il n'avait pas été très malin de ramener cette fille chez lui, de refaire le chemin avec elle pour l'installer dans la chambre d'amis. Il n'y comprenait rien. Il avait l'impression d'avoir agi comme un somnambule, d'avoir agi sous l'emprise d'un charme funeste, et d'ailleurs, la matinée avait été étrangement lumineuse, l'air glacé.

Par chance, le quartier était encore désert. La fille abominablement saoule. Une fois arrivé, il avait trouvé un message de Michel qui l'invitait pour la soirée. Sur le seuil, tandis qu'il cherchait ses clés, la fille s'était collée à lui et il empestait à son tour comme trente-six

cochons. Comment était-ce possible. Une telle abomination.

Depuis qu'il l'avait abandonnée sur le lit, elle dormait. Jusque-là, il n'avait pas vraiment eu l'occasion de détailler son visage et la chambre était dans l'ombre, mais elle semblait assez jolie malgré tout et cela le rendait un peu honteux. Aurait-il agi de même avec le premier S.D.F. venu ? Ma foi. Aucune chance. Pas la moindre. Il fallait l'admettre.

De la terrasse, on avait une vue dégagée sur les collines lointaines. De longues séquences de fleuve, de longs miroitements, entre les arbres. Quand ils habitaient au bord du lac, il éprouvait une sorte de tension qui provenait de cette masse d'eau *immobile*. À l'inverse, l'eau courante ne lui posait aucun problème. Au contraire. Il avait d'ailleurs installé quelques chaises longues pour s'abandonner au spectacle dans les meilleures conditions et il fallait vraiment qu'il fit trop froid ou que le temps fût trop mauvais pour qu'il se privât de sa séance de contemplation. Le fleuve agissait sur l'esprit comme une cassette nettoiyante sur une tête de lecture. Depuis la mort d'Alex, il s'adonnait à sa contemplation de manière encore plus assidue.

Élisabeth avait fini par trouver qu'il abusait. Prétendait que se morfondre ne servait à rien. Mais qui décrétrait que se morfondre devait servir à quelque chose ? Ce n'était pas son fils qui s'était brûlé la cervelle. Sans doute était-ce moins pénible pour elle. Bien. Bon. Peut-être avait-il eu mille fois tort de lui tenir de tels

propos, connaissant son extrême susceptibilité, son goût pour les passes d'armes, pour l'affrontement, mais c'était la vérité. Résultat, il ne l'avait guère vue depuis le début de l'automne et quand il la croisait dans des soirées, elle filait.

« Elle va revenir, assurait Michel. Tiens-toi prêt. *The readiness is all*. Mais je me mets à sa place. Vivre avec toi demande réflexion. Elle te connaît.

— J'ai appris qu'elle couchait avec un connard, un Italien, je ne sais pas.

— Ne t'occupe pas de ce qu'on raconte. Concentre-toi plutôt sur ton travail. Tes derniers trucs sont à chier.

— Ils remplissent tes poches. Mes trucs à chier remplissent abondamment tes poches.

— Oui, je sais. C'est terrible. Ma vie est un enfer. À propos, qu'est-ce que tu as fabriqué, ce matin ? Tu étais censé venir exprès pour les signer.

— J'ai changé d'avis. Je n'offre plus de garantie. Dis à cette femme que je ne suis pas devin. On n'a pas de recul. Je ne peux pas garantir que ça tiendra dix ans. Sans parler de la pollution atmosphérique. Dis-lui ça.

— Je ne vais pas lui dire ça. Sûrement pas. Je suis celui de nous deux qui doit rester lucide.

— Écoute, il faut que je te dise quelque chose. J'ai ramassé une fille dans la rue, une fille saoule.

— Non, tu es sérieux ?

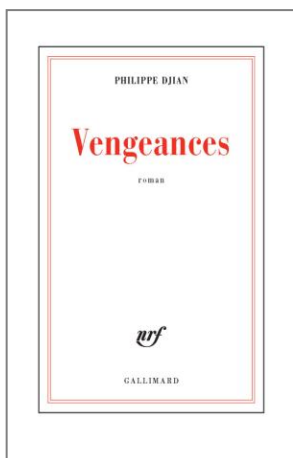
— Oui, elle est chez moi.

— Tu n'es pas sérieux ?... »

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 13 mai 2011.
Dépôt légal : mai 2011.
Numéro d'imprimeur : 79567.*

ISBN 978-2-07-013479-3/Imprimé en France.

184828



Vengeances Philippe Djian

Cette édition électronique du livre
Vengeances de *Philippe Djian*
a été réalisée le 26 mai 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070134793).
Code Sodis : N49877 - ISBN : 9782072449376.
Numéro d'édition : 184828.